

## GIC

### Onanisme, whisky et rock'n roll.

Je commence à somnoler, les quarante calmants que j'ai avalés font leurs effets maintenant. Depuis un certain temps mes yeux se sont fermés tous seuls. Ma respiration est marquée, saccadée et bruyante, la corde qui m'enserme le cou doit en être la cause.

Je suis assis en tailleur, la corde est accrochée au plafond, bien tendue pour me tenir assis, bien droit. Les calmants qui m'endorment me font basculer vers l'avant, je sens ma gorge se serrer, je vois tout blanc malgré les yeux fermés. Je sens, et j'entends mon sang qui a du mal à passer dans mon cou serré par cette cravate improvisée en nylon, je commence à perdre conscience tranquillement.

Je n'entends plus rien extérieurement à mon corps, je suis peut-être mort ?

Non, je ne pense pas, enfin je ne sais pas. Avoir conscience d'être mort est encore un indice d'être vivant.

Je suis coriace, je ne pensais pas que ce serait aussi long d'en finir, aussi douloureux.

Je ne sens plus la fraîcheur du carrelage qui tout à l'heure me saisissait les fesses.

Ma respiration se fait plus lente, j'ai envie de vomir, mais je me plie d'avantage vers l'avant pour resserrer le noeud, pour accélérer ma fin.

Une sorte de sensation curieuse me caresse les cuisses, ça doit être la mort qui commence à m'agripper, qui veut m'attirer à elle.

Cette sensation est suivie par une légère pression chaleureuse, puis quelques piqûres presque indolores, comme un engourdissement.

Je ne comprends plus, je suis bien.

Maintenant c'est une sorte de frottement assez prononcé qui me masse le ventre. Je suis bien, je ne respire presque plus...

Je vais mourir, je veux mourir, je meurs.

\*

Pourtant la journée avait bien commencé.

Voilà trois semaines, j'avais gagné quatre mille euros au loto. Presque le jour même je m'étais commandé une magnifique guitare. Tout excité je suis parti à Paris, pour aller dans l'antre le plus important de la musique, pour choisir l'instrument de mes rêves, celui qui me fera mieux jouer, et montrer au monde que je ne suis pas seulement un bon guitariste, mais un virtuose.

Je me rappelle de ce jour, alors que ma corde continue à m'étreindre et me tirer vers l'au-delà.

Le gars du magasin est resté l'après-midi entière avec moi, j'ai essayé plusieurs guitares.

Mon choix s'est en définitive focalisé sur deux modèles bien précis : Une Fender stratocaster de 1967 et une Gibson *Les Paul* neuve.

Le gars a remplacé plusieurs fois les cordes, afin que je me rende compte de la sonorité des guitares, il a même remplacé les micros de la Gibson qui, à mon goût, ne restituaient pas le son de la *Les Paul*.

On a discuté, le gars me regardait jouer, il me disait qu'il ne me connaissait pas, je lui ai expliqué que malheureusement le talent ne suffit pas pour percer dans la musique, il faut en plus de la chance.

Il me raconta qu'il avait vendu une guitare à Johnny, et une autre à Mathieu Chédid, et qu'une fois, un collaborateur de David Gilmour, qui se produisait à Bercy, est venu juste avant le concert avec une de ces guitares dont un micro avait cramé.

J'ai choisi la Gibson. J'en ai commandé une noire, de gaucher, avec tout ce qui se fait de mieux : acajou, ébène, bois de rose, frettes en tungstène, mouche en argent, le top.

Trois mille cinq cents euros elle m'a coûté cette guitare de rêve, une fortune.

\*

Tout à l'heure je revenais de Paris, avec ma Gibson dans le coffre de la voiture. Je roulais vite, tout excité à l'idée de la brancher sur mon ampli, et de lui gratter les cordes pour découvrir le son de mon nouvel instrument.

Exciter comme le jour de mon dépucelage, où, à l'instant fatidique, ma copine de l'époque m'a saisi le manche à pleine main et l'a dirigé adroitement vers ce quoi je trouvais de si mystérieux, rare et inaccessible : son écrin souple et intime qu'elle cachait entre ses jambes.

\*

Oui, cette journée avait bien commencé.

L'impression de chaleur n'a pas quitté mes cuisses, au contraire, celle-ci est même bien plus présente. Les calmants doivent me faire délirer, et puis mourir ne se fait peut-être pas aussi facilement que cela.

Il y a certainement un cap à franchir, des vérifications à faire avant d'être admis à passer à trépas.

Ce n'est pas énorme pourtant ce que je demande, juste disparaître, je ne veux plus vivre, je n'en ai plus le droit de vivre, je ne suis plus un homme, juste une bête, solitaire qui erre entre son lit, ses chiottes, sa guitare, sa cuisine, et ses séances onanistes hebdomadaires, séances qui me fatiguent plus qu'elles me font jouir.

J'ai fait le tour, et puis tout à l'heure, frapper ce type, merde, je suis dingue. Il ne méritait pas cela.

\*

Sur le chemin du retour à la maison, je me suis arrêté pour faire des courses à la première grande surface venue.

C'est vrai que toutes mes petites activités égocentriques ne me demandent pas beaucoup d'énergie, mais il faut malgré tout manger, et puis je n'ai plus de PQ. Il faut donc parfois, contraint et forcé, aller faire des courses.

J'aime bien flâner et me balader dans les rayons des grands magasins, à la recherche d'une fiancée qui m'inspirera, dans mes séances d'entraînement solitaire.

Souvent ce sont les mêmes filles qui m'inspirent, leur silhouette, tel un feu allumé par des flibustiers, m'attire comme un bateau à la dérive, en perdition d'affection, une minute à

les regarder je regonfle mon cœur et mes souvenirs d'une amie, si vite connue, et malheureusement si vite quittée.

Je ne me rappelle plus quand j'ai eu mon dernier rapport avec une fille, mais ça fait longtemps, au oui, des années...

Je ne me rappelle même plus le goût d'une femme, le goût quand on lui bise la joue, à fortiori le goût d'une femme offerte, quand ses lèvres gonflées dégoulinantes de plaisir dans ma bouche, quand, comme une abeille avide de bien faire son œuvre, je butinais cette fleur, ce calice caché, perché en haut de ces jambes sans fin.

Au oui, ça fait longtemps. Maintenant tout cela n'est que souvenir, je ne baise plus qu'avec ma main, mais parfois, et même de plus en plus souvent je n'arrive même plus à me vider et à jouir.

En plus du PQ, j'ai acheté du lait, du jambon, des œufs, du fromage, et une très bonne bouteille de whisky, un speyside de vingt et un ans d'âge.

La caissière, jeune brunette, est jolie comme un cœur, avec un sourire sublime, chacune de ses dents parfaitement plantées, sur l'une d'elles j'ai remarqué qu'il y avait un petit dessin aux contours dorés, par contre le diamant qu'elle avait planté dans la lèvre supérieure était d'un parfait mauvais goût.

Ma caissière devait être assise depuis longtemps car sa jupe étriquée était remontée, par moments j'entra percevais sa culotte bleu foncé à dentelle. Je me concentrais, je me forçais pour déchiffrer dans cet entrejambe, à la pénombre mystérieuse un peu plus de mon amoureuse d'une minute, inconnue, que seul mon regard pervers aura caressée.

Mon Caddie chargé roule mal, se dandine et va de travers. Je charge le coffre et range le Caddie pour récupérer ma pièce d'un euro.

Je démarre et commence à manoeuvrer quand un abruti se met à klaxonner d'une façon agressive et franchement pas amicale.

Tut, Tuuuuuut, Tut, Tut...

- Ben quoi ! Je dis dans la voiture.

J'ouvre ma portière, un type, me bloque le passage, je ne peux pas sortir de ma place de parking.

- Alors quoi ! Ton clignotant. Merde alors. Hurle le mec en reculant pour libérer le passage.

- Ben quoi, je sors de ma place ! Mon clignotant pour quoi faire ? j'ai dit ahuri au mec en m'avançant vers sa portière dont la vitre était complètement ouverte malgré la température assez basse.

- Et wouai connard, y faut mettre ton clignotant. Il a dit le visage contorsionné par un rictus de rage.

- Vous pourriez être poli. J'ai dit stupéfait par la grossièreté du type.

- Allez, dégage PD, faut que je me gare. Il a grogné de plus belle.

Mon sang n'a fait qu'un tour, mon poing s'est armé et, à ma grande surprise, il est parti directement dans le nez du type qui s'est mis à hurler et à gesticuler comme une furie.

- Ah tu vas voir sale petit con, il a dit en sortant de sa voiture en boitant.

Il m'attrapa par le col avec une force hors du commun et me colla la figure sur un autocollant collé sur son pare-brise.

- Regardes fils de pute qui tu as frappé, regardes.

La figure écrasée sur le pare-brise j'ai pu lire : GIC, Grands Invalides Civiles.

Le type me décolla de la voiture avec la même force surhumaine et m'envoya une série de coups de poings d'une violence inouïe à la face.

- Mais merde, vous êtes dingue. J'ai dit, à moitié sonné.

Je pissais le sang, des gens criaient, un gars a ceinturé l'handicapé qui visiblement voulait ma peau, une bonne femme lui aurait presque mis des coups de sac à main.

Dans la confusion générale, hébété je suis remonté dans ma voiture et doucement je me suis dégagé en marche arrière. L'handicapé s'est dégagé de l'emprise du gars qui le maintenait et s'est précipité vers ma voiture, puis de toutes ses forces, shoota dans ma portière.

Boum, ça a fait.

- Mais bordel... Il est handicapé d'où ce mec ? C'est pas possible... Non... J'ai dit anéantis tout haut au pare-brise.

J'ai enclenché la première et suis parti à faible vitesse. Je pissais le sang, je me suis mis mon mouchoir sous le nez pour éponger.

Il fallait coûte que coûte que je sorte du parking, j'ai tourné à droite puis à gauche, puis je ne sais plus, je m'en foutais, vite il fallait que je me barre, allé je roulais... une voie d'accélération pour reprendre la nationale... aller, j'ai foncé.

Je roulais tout droit, hagard, sans savoir où j'allais, j'ai mis dix bonnes minutes à me rendre compte que je roulais vers Paris, que je m'étais trompé de direction.

J'ai fait demi-tour sans me soucier des gens, j'avais l'impression d'être dans un cauchemar, et que tout ce qui m'entourait n'était pas réel.

- Merde alors ? J'ai dit tout bas en me mettant à pleurer.

J'avais tapé un handicapé, merde, je suis une merde. Mais qu'est ce qu'il me voulait ce mec, il y avait plein de place sur le parking, et deux places handicapées étaient libres également.

- Mais qu'est ce qu'il me voulait ce mec ?

J'ai redit en frappant mon volant du poing mollement. Presque au même instant je me suis fait flashé, je jette un rapide coup d'oeil sur mon compteur, je roule à cent cinquante pour soixante-dix, du moins je crois, mais je m'en fous, je me fous de tout maintenant.

Quelque chose vient de changer en moi, je ne sais pas si ma cyclothymie en est la cause mais j'ai terriblement envie de me foutre en l'air.

- J'ai tapé un handicapé, merde, j'suis vraiment dingue.  
Mais le mec m'a cassé la gueule, il a enfoncé ma portière.

- Quoi, merde ! C'est lui qui m'a insulté. Merde, je sortais de ma place de parking ? Mais qu'est-ce qu'il me voulait ce mec ? Handicapé... mon cul !

Je roulais toujours aussi vite, sans vraiment regarder la route, s'il y avait eu un camion devant, j'aurais accéléré à fond et me serais encastré dedans.

Sans savoir vraiment pourquoi, j'ai appuyé sur le bouton qui commande l'ouverture de ma vitre, puis aussitôt j'ai commandé la fermeture de la vitre. À nouveau j'ai commandé l'ouverture de la vitre, l'air me cinglait le visage violement. J'ai palpé mes poches, et j'ai commencé à tout balancé par la fenêtre : téléphone, portefeuille, lunette de soleil, pocket PC, pièce de monnaie, CD. J'ai décollé la ventouse du GPS et zou il a rejoint ces copains dehors, à cent quatre-vingt, les trucs que je balançais explosaient en mille miettes en touchant le sol.

Je me suis penché vers la boîte à gant, puis je l'ai méticuleusement vidé, tout est passé par la fenêtre.

J'ai également attrapé la façade de mon autoradio denier cri, elle aussi c'est mise à voler un court instant, si ce truc avait une conscience, il a dû se demander pendant cette fraction de seconde de vol inespéré, que peut-être, il était prévu pour tout



autre chose que de distiller de la musique douce dans une voiture.

Je n'avais plus rien à jeter sous la main, la guitare est dans le coffre avec les courses, et je ne peux plus m'arrêter maintenant, non, reculer non plus serait de la pure lâcheté.

J'ai refermé la fenêtre avec en tête une certitude : On ne tape pas impunément sur un handicapé même si celui-ci est le pire des bandits, tôt ou tard on en paye le prix.

Je ne sais pas ce que j'ai, je ne fonctionnais plus correctement, un peu comme une montre devenue folle, qui avance inconsidérément ? Ça ne va plus du tout.

Tel un bouchon sur une mer formée, je subis, et ne sais plus quoi faire à part me faire oublier, disparaître...définitivement.

\*

Je suis enfin sur le petit chemin qui mène à ma maison. J'ai été flashé quatre fois sur la route, mais je m'en fous, moi qui pourtant n'avais jamais eu de contredanse, aujourd'hui est un mauvais jour.

En passant le portail, j'ai accroché tout le côté droit de la voiture, voiture qui au demeurant a toujours été parfaitement impeccable jusqu'à ce jour, jamais elle n'a manqué d'attention et d'entretien, mais maintenant je m'en fous, tout est décidé, je vais en finir, alors à quoi bon me soucier d'elle aujourd'hui.

Je n'ai pas freiné en arrivant devant la porte du garage, juste un peu ralenti, j'ai garé la voiture dans un bruit hallucinant en éventrant la porte avec la voiture.

Consciencieusement j'ai, malgré tout, arrêté le moteur de la voiture, puis j'ai refermé à clé les portières.

En sortant du garage j'ai attrapé une corde en nylon blanc toute neuve, puis je me suis dirigé vers la maison d'un pas décidé, sans même me retourner, sans penser à ma guitare, celle que je voulais tant depuis des années.

Je me suis changé, pour une tenue plus décontractée, une tenue de circonstance, quoique je ne sache pas si, comme pour un mariage, ou une remise de diplôme, un costume ou uniforme particulier soit requis pour mourir.

Jean T-shirt me semble approprié.

Dans la salle de bain, j'ai attrapé toutes les boîtes de calmants qu'il y avait, puis j'ai tout mis sur la table de la cuisine. Je me surprends à être serein et détendu comme encore rarement je l'ai été. Ensuite je suis descendu à la cave pour me choisir une bonne bouteille. Tous les événements exceptionnels de la vie doivent être célébrés, même si, en l'occurrence, le mot « vie » est de trop.

J'ai remonté un whisky de soixante-dix ans d'âge que mon père avait acheté à la libération à un soldat écossais.

Décidé, j'ai décapsulé tous les calmants un à un, puis je les ai avalés un par un avec une gorgée de whisky.

Ce vieux whisky est vraiment divin, je n'ai jamais but un tel breuvage et suis content que, pour mon dernier jour, je découvre une telle merveille.

La prise de médicaments a bien duré une heure, je voulais déguster ces derniers moments, déguster ce whisky fantastique.

Presque saoul, j'ai fait maladroitement un nœud à ma corde, un peu comme ceux dans les westerns, puis je l'ai accroché au plafond.

J'ai mis du temps à bien régler la longueur de la corde pour que le nœud soit bien serré au tour de mon cou, que la corde soit bien tendue et que je sois bien assis en tailleur le buste droit comme un I.

Je ne pensais pas que mourir serait aussi facile. Rien de plus facile. Je me suis installé, le carrelage froid m'a saisi le postérieur ?

J'ai contrôlé que tout était correctement à sa place, puis j'ai commencé à basculer mon buste vers l'avant pour que le nœud commence son œuvre.

J'avais lu, il y a longtemps, un ouvrage traitant des horreurs de la guerre, entre autres chose. J'avais été terriblement choqué de lire comment un village Polonais s'était suicidé en s'étranglant avec des torchons. Les gens avaient été retrouvés un torchon autour du cou, à genoux, le buste basculé vers l'avant. Quelques survivants expliquèrent toutes leurs impressions, par quels stades successifs ils étaient passés, puis comment par un sursaut d'espérance ils se sont redressés pour revivre, et naître une deuxième fois.

Ce bouquin m'a hanté de longues années, mais aujourd'hui la recette que ces villageois employèrent à l'époque me paraissait parfaitement adaptée pour résoudre mon problème.

\*

Je commence à somnoler, les quarante calmants que j'ai avalé fond leur effet maintenant, depuis un certain temps mes yeux se sont fermés tous seuls. Ma respiration est marquée, saccadée et bruyante, la corde qui m'enserme le cou doit en être la cause.

Les calmants qui m'endorment me font basculer vers l'avant, je sens ma gorge se serrer, je vois tout blanc malgré les yeux fermés. J'entends mon sang qui a du mal à passer dans mon cou, en rythme. Je commence à perdre conscience tranquillement.

Je n'entends plus rien extérieurement à mon corps, je suis peut-être mort ?

Non, je ne pense pas, enfin je ne sais pas. Avoir conscience d'être mort est encore un indice d'être vivant.

Je suis coriace, je ne pensais pas que se serait aussi long d'en finir, aussi douloureux.

Je ne sens plus la fraîcheur du carrelage qui, tout à l'heure, me saisissait les fesses.

Ma respiration se fait plus lente, j'ai envie de vomir, mais je me plie d'avantage vers l'avant pour resserrer le noeud, pour accélérer ma fin.

Une sorte de sensation curieuse me caresse les cuisses, ça doit être la mort qui commence à m'agripper, qui veut m'attirer à elle.

Cette sensation est suivie par une légère pression chaleureuse, puis quelques piqûres presque indolores, comme un engourdissement me parcourt, je ne comprends plus je suis bien.

Maintenant c'est une sorte de frottement assez prononcé qui me masse le ventre. Je suis bien, je ne respire presque plus...

Cette présence est de plus en plus pesante, quelque chose me touche vraiment les cuisses, c'est vraiment la dernière chose dont je suis vraiment conscient.

Je ne me sens plus respiré, je suis bien maintenant.

J'essaie de toutes mes forces de commander l'ouverture de mes yeux pour voir ce qui me caresse ainsi les cuisses, pour voir le visage de la mort et la regarder dans les yeux.

Après un temps qui m'a semblé infini, j'ai enfin ouvert un oeil, très légèrement, presque pas, mais juste un peu pour entrapercevoir quelque chose.

Je vois du noir du blanc, ça bouge, on dirait une petite vache normande.

J'essaie d'accommoder, de faire une mise au point, ça me demande un effort incroyable, et me fait basculer un peu plus

en avant. Je ne contrôle plus du tout mes muscles, je sens que la fin est proche je m'avachis sur cette apparition noire et blanche surnaturelle.

Tout d'un coup je crois reconnaître ma petite minette.

Oui, c'est elle, elle se frotte à moi, pétri mes cuisses avec ses griffes. Je vois son petit menton bougé, elle fait ça parfois en poussant de minuscule et presque inaudible miaulement.

Ma petite bête, je t'aime tant, visiblement c'est réciproque.

Je veux me relever pour la prendre dans mes bras, mettre mon nez dans son cou et la caresser pour entendre son ronronnement, mais je n'y arrive pas.

Je me concentre, je vois de plus en plus flou, je ne vois plus que des taches de couleur noire et blanche, il faut que je me lève à tout prix, mais mon corps ne répond plus. Je suis triste, je ne veux plus mourir, mes yeux ce ferment, je sens que je m'affaïsse encore davantage.

Une lumière blanche intense, mais qui n'est pas éblouissante m'entour d'une sorte de chaleur immatérielle, impalpable, puis tout d'un coup, je me vois, là assis dans ma cuisine le cou serré par une corde, ma chatte sur les cuisses, le nez collé à mon ventre. Je vole au-dessus de cette scène.

Non je veux vivre, je veux me lever, arrêter tout ça.

Je veux arrêter...